

La planète des « chimpes »

ROMAN – Londres grouille de singes. Hallucination ou vérité? Will Self explore les tréfonds de la folie et de la drogue. En virtuose.

PAR CLAUDE ARNAUD

Qu'espérer d'un livre? Qu'il ressuscite humblement notre première gorgée de Météor ou qu'il subvertisse notre réalité, telles ces pilules qui font les maisons molles et les abricots violets? Cette drogue illicite qu'est la fiction,

Will Self la manipule en grand chimiste. Ex-oxfordien de 36 ans, tôt salué par Salman Rushdie, Martin Amis et Doris Lessing, affublé d'un nom aussi programmatique que le Portugais Pessoa (« Personne »), Self s'intéresse aux altérations de la conscience, aux combats du Même contre Soi. Qu'un bambin de Londres se mette à parler l'allemand commercial et un cambiste de Francfort à donner ses ordres dans un babil anglais (« Une histoire pour l'Europe »), ou qu'une femme s'éveille pourvue de bourses, tandis qu'un rugbyman se découvre des petites lèvres à la commissure du genou (« Vice versa »), la terreur de se retrouver *alien* le hante.

Ici, la métamorphose prend une ampleur effrayante. Londres grouille de singes, quand Simon Dykes émerge d'un vernissage trop cocaïné. Des femelles progressent d'arbre en arbre dans Charing Cross, et de

Dictionnaire des chimpes

Entre les personnages de Self et le monde qu'ils hallucinent, les médecins et le langage sont les seuls ponts. Les premiers sont si nombreux qu'une académie ne suffirait pas à les abriter; le second est si inventif qu'on pourrait faire un dictionnaire avec les néologismes qui émaillent ces « Grands singes ».

Nos « chimpes » ne parlant pas mais signifiant, comme les sourds-muets, les borborygmes et les mots les plus châtiés y cohabitent. Rendu à merveille par la traduction de Francis Kerline, ce *sabir* *humiesque* traduit fidèlement la schizoidie de Dykes: « exprimer » devient ainsi « exsinger », une « mauvaise langue » devient une « mauvaise phalange », un « cameraman » un « camera-chimpe », un « séjour linguistique » un « séjour signalétique », *and so on...*

grands mâles unissent leurs jambes en cœur pour nouer leur cravate. La vulve exaltée et le pénis turgide, ces quadrupèdes forment, à deux pas de Buckingham, d'impudiques guirlandes, leurs petits allant avec des sacs à dos fantaisie en forme d'enfant humain.

Tout tourne dans la tête du pauvre Dykes, qu'il faut hospitaliser. Mais ce sont encore des « chimpes » qui tiennent les hôpitaux et des statues de philosophes simiesques qui bordent Broad Street. La drogue aurait-elle à jamais ravagé le cortex de ce peintre surréaliste? Ou les singes auraient-ils réellement gagné la bataille de l'évolution? Quoiqu'il montre des signes évidents de simisation – toison pectorale envahissante, station debout pénible –, Dykes reste convaincu d'être humain. Serait-il la victime d'une crise psychotique, due aux gélules du docteur Zack Busner? Mais pourquoi serait-il, de ses malades quadrupèdes, le seul à se prendre pour un homme? A moins que ses propres toiles, remplies de chimpanzés en habit, n'aient colonisé son imaginaire au point d'engendrer un monde dont il serait exclu...

Des figures familières se détachent bientôt de ce maelström. Aux traits simiesques de Zack Busner, cet antipsychiatre qui exhibe ses parkinsoniens et tourettien à la télé, se superposent ceux du docteur Sachs, l'auteur non moins pileux de « L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau ». Mais qui se cache derrière ce sémiologue et ce naturaliste qui pontifient sur la réalité, tandis qu'un assistant « pédipule » leur attaché-case? La réponse doit se situer en Angleterre, royaume du récit picaresque à clés, qu'illustre Swift dans « Les voyages de Gulliver », Pope ou Peacock dans « Malincourt », et dont « Les grands singes » se réclament à raison.

Quoique délirante, l'embarcation ne déjante jamais. Elle use de la folie et de la drogue, ces moteurs si stériles d'habitude, avec une santé que les auteurs accrochés au bourbon devraient envier. Qu'on imagine les visions d'un Castaneda barbouillées de sang et de semence par un Bacon que la voix de Burroughs hacherait menu sous la caméra perverse d'un David Lynch. Otage d'une société simiesque qui bachote à Oxford et surfe à Bali, pleure au concert et rit en voyant des hommes au zoo, Dykes a le délire aussi comique qu'érudit – « *et croyez-moi, ça se perd* », comme disait le général de « La règle du jeu ».

Self nous tend bien sûr un miroir. La libido frénétique des « alphas » vient relativiser nos audaces en chambre, comme leurs expériences médicales affligent notre humanité. Mais Self est avant tout obsédé par l'incertaine réalité du réel – cet instable amas de choses et de mots, de lois et de couleurs qui constitue notre seul repère stable. Le monde serait-il le produit volatil de notre conscience? Ce soupçon qui nourrit la physique quantique, Self le radicalise avec une force qui subjugué, mais qui fait craindre aussi pour lui. Les psychiatres ne parlent-ils pas du « faux self » des psychotiques? Et Swift n'a-t-il pas fini fou? ■

« Les grands singes », de Will Self, traduit de l'anglais par Francis Kerline (L'Olivier, 462 pages, 139 F). Sortie en Point/Seuil de « Vice versa ».

